

HARRY GRUYAERT – INTERVIEW in Le Monde - n°771 June 2026

Les gens des villes... Harry Gruyaert, p 38 -47



Tokyo, Japon, 1997.

LE PORTFOLIO

Texte Emmanuelle Lequeux

Photos Harry Gruyaert

Les gens des villes



Harry Gruyaert/Magnum Photos

LE PHOTOGRAPHE BELGE HARRY GRUYAERT ARPENTE LA PLANÈTE DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS POUR CAPTER L'ESSENCE DES LIEUX PAR SES COMPOSITIONS PICTURALES ET L'INTENSITÉ DES COULEURS. À 84 ANS, L'INFATIGABLE VOYAGEUR DE L'AGENCE MAGNUM RÉUNIT SES IMAGES PRISES AU DÉTOUR DE SES DÉAMBULATIONS DANS LES PAYSAGES URBAINS POUR L'EXPOSITION "A SENSE OF PLACE", QUI S'OUVRE LE 6 JUILLET DANS LE CADRE DES RENCONTRES DE LA PHOTOGRAPHIE D'ARLES.

LE ROUGE écarlate d'un ballon, un bleu néon, l'émeraude d'une robe, l'éclat jaune d'un pan de mur... L'œil absolu d'Harry Gruyaert s'arrête sur ces détails qui font l'essence d'une ville et sembleraient indifférents à tout un chacun : ce qui constitue « l'esprit du lieu », assure cet ineffable coloriste. « A Sense of Place », ainsi a-t-il intitulé son exposition, à la chapelle Saint-Martin du Méjean d'Arles, organisée dans le cadre des Rencontres de la photographie par la commissaire Géraldine Lay. Comment sélectionner quelques tirages dans une production qui court sur près de six décennies ? C'est en « parfait flâneur » que le fabuleux photographe de 84 ans se dévoile ici. « Pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'être domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. » Harry Gruyaert a retracé ces lignes de Baudelaire, extraites du *Peintre de la vie moderne* (1863), en incipit du catalogue de l'événement.

« Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi », poursuit le poète : cela pourrait être le mantra du photographe belge qui, installé à Paris depuis les années 1960, n'a jamais cessé de voyager. « En 1958, à l'Exposition universelle de Bruxelles, j'ai pris mes premières photos, le pavillon du Japon, le pavillon américain... et j'ai compris que je devais découvrir moi-même tous ces pays », nous confie-t-il de Turin, en Italie, où il vient d'ouvrir une rétrospective au Camera – Centro Italiano per la Fotografia (jusqu'au 4 octobre). De New York à l'aéroport Charles-de-Gaulle, de Zanzibar à Anvers, en passant par Tokyo, il arpente le monde pour « partir à l'aventure, chercher à être surpris. Je ne sais jamais ce que je vais faire, je marche à l'intuition ; je me perds, des choses m'attirent, et moi j'attire des choses, c'est un magnétisme assez particulier ». Signature singulière de Magnum, il n'a, contrairement à la majorité des membres de la fameuse agence, rien d'un photjournaliste, revendique-t-il. « Je photographie mon vécu du lieu, rien de plus. Je n'explique pas les choses, j'essaie juste de mettre de l'ordre dans un bordel, en créant une composition qui ait un sens, où chaque chose trouve sa place. La réalité, cela n'existe pas, tout est beaucoup plus complexe. » Flâner sur le terrain équivaut, pour lui, à « tomber amoureux et [à] y aller ». Sa méthode : agir en « pickpocket, dégainer vite et disparaître », à la manière furtive d'Henri Cartier-Bresson, l'un de ses maîtres.

Car c'est à travers son appareil photo qu'il comprend le monde : en le cadrant. « Aujourd'hui encore, prendre des photos répond à un besoin vital. Je travaille avant tout pour moi. Je suis content que les gens apprécient mes clichés. Mais, avant tout, je cherche le contact, la tension que crée l'appareil photo, comment il influe sur ma façon de me déplacer dans l'espace, de penser à ma présence. Il me permet d'être à la fois plus là et moins là. » De chacune de ses scènes urbaines sourd une sensation de cinéma : les films ont éduqué son œil, bien plus que la photo. « C'est d'ailleurs l'une des raisons qui m'ont attiré à Paris : on y voyait beaucoup plus de films intéressants qu'en Belgique. »

Sa référence majeure : le cinéaste Michelangelo Antonioni, qu'il admire depuis toujours. « Quand il filme à Londres, je suis tout de suite à Londres ; idem en Espagne. » Avec le réalisateur italien, il partage aussi cet art de mettre en scène la solitude de l'humain dans la ville. La peinture le nourrit tout autant, depuis toujours. « Les impressionnistes, Matisse, Bonnard, la liste est infinie ; et bien sûr les peintres de Flandre, Brueghel, Léon Spilliaert, James Ensor. » En découvrant le pop art aux États-Unis, il décide d'abandonner le noir et blanc auquel, à ses yeux, était attachée sa vision de la Belgique : « J'ai trouvé intéressante leur façon d'utiliser la vulgarité comme un élément esthétique. » Tout aussi influent, l'Américain Edward Hopper, « très inspiré, comme moi, par les entrées de ville vues du train. Un jour, je ferai un livre sur toutes mes photos prises du train. Je suis étonné qu'aujourd'hui plus personne ne regarde par la fenêtre et que les gens ratent toute cette beauté pour se focaliser sur leur téléphone. Le paysage en mouvement, c'est fascinant. »

Jamais Gruyaert n'a pu réaliser le long-métrage dont il rêvait. Mais, pour répondre à ce désir d'images en mouvement, il a composé une série de vidéos pour Arles, des montages photo consacrés à différentes villes. Pour chacune, le compositeur belge Tuur Florizoone a imaginé une bande-son. « Il y a mis quelque chose de l'Inde, du Japon ou de la Belgique, mais sans que cela sonne "musique du monde". Avant tout, on entend sa musique à lui : the sense of place, c'est ça. » (1)

« A SENSE OF PLACE », AUX RENCONTRES DE LA PHOTOGRAPHIE D'ARLES, CHAPELLE SAINT-MARTIN DU MÉJEAN, DU 6 JUILLET AU 4 OCTOBRE, RENCONTRES-ARLES.COM
CATALOGUE DE L'EXPOSITION, ÉDITIONS TEXTUEL, 112 PAGES, 39 €.
À ÉCOUTER : L'INTERVIEW DU PHOTOGRAPHE DANS LE PODCAST « LE GOÛT DE M ».





République dominicaine, 1991.



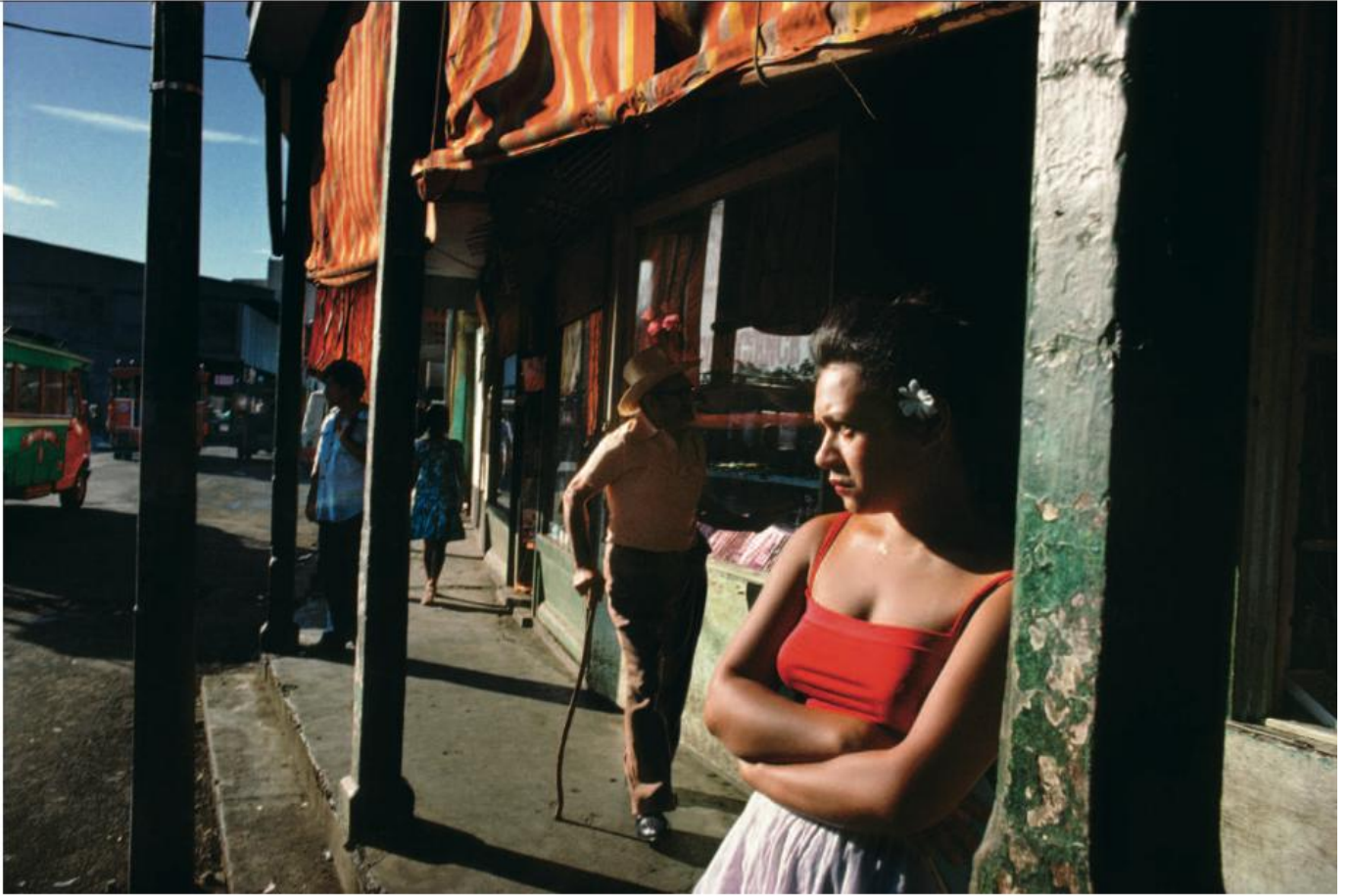
New York, États-Unis, 1978.



Harry Gruyaert/Magnum Photos

Paris, France, 1985.





Papeete, Tahiti, France, 1985.





Las Vegas, Nevada, États-Unis, 1982.